
« (Ainsi parlent les araignées) » : Les prosopopées sans anthropocentrisme de l'histoire naturelle romantique

“(For it is thus that spiders speak)” : The Prosopopeias without Anthropocentrism in Romantic Natural History

Élisabeth Plas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/8718>

DOI : 10.4000/itineraires.8718

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Référence électronique

Élisabeth Plas, « « (Ainsi parlent les araignées) » : Les prosopopées sans anthropocentrisme de l'histoire naturelle romantique », *Itinéraires* [En ligne], 2020-2 | 2020, mis en ligne le 23 décembre 2020, consulté le 01 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/8718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.8718>

Ce document a été généré automatiquement le 1 janvier 2021.



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« (Ainsi parlent les araignées) » : Les prosopopées sans anthropocentrisme de l'histoire naturelle romantique

“(For it is thus that spiders speak)” : The Prosopopeias without Anthropocentrism in Romantic Natural History

Élisabeth Plas

- 1 L'animalisme contemporain se caractérise par sa volonté d'atteindre, de connaître et souvent de défendre l'animal *en lui-même*, indépendamment de toute construction et de toute médiation, symbolique, idéologique ou rhétorique, au motif que ces filtres, non seulement dénaturent les animaux et faussent leur représentation, mais encore participent de leur asservissement par l'espèce humaine. Cet animalisme, dont le texte de Derrida « L'animal que donc je suis » (1999) est le point de départ emblématique, considère toute représentation déréalisante de l'animal comme une domination symbolique, sans laquelle la domination matérielle des hommes sur les animaux n'aurait eu l'ampleur qu'elle a dans nos sociétés modernes.
- 2 L'anthropomorphisme est l'une des principales cibles de cette lecture déconstructiviste, qui n'y voit qu'une construction déformante, détournant l'animal de son animalité, l'arrachant à son monde pour l'intégrer au nôtre. Parmi toutes les formes et toutes les nuances possibles de l'anthropomorphisme, de l'attribution d'une qualité ou d'une propriété supposée humaine, à la représentation ouvertement déréalisante à laquelle nous ont habitués les fables et les contes, celle qui consiste à faire parler les animaux, et à les faire parler les langues des hommes, apparaît comme la plus anthropocentrée, et comme la plus dangereuse pour les animaux. Telle est la réflexion qui conduit Derrida à refuser la fable, comme expression littéraire d'une domination réelle des animaux. Recherchant une manière d'écrire, une construction poétique et un style fidèles à sa philosophie, il écrit :

Il fallait surtout éviter la fable. L'affabulation, on en connaît l'histoire, reste un apprivoisement anthropomorphique, un assujettissement moralisateur, une domestication. Toujours un discours de l'homme ; sur l'homme ; voire sur l'animalité de l'homme, mais pour l'homme, et en l'homme. (Derrida 1999 : 287)

Les *études animales* héritent en grande partie de cette critique de la fable, non pas tant littéraire que philosophique et anthropologique. Ce parti pris conduit à une réévaluation de l'histoire littéraire, et particulièrement de ces genres didactiques pourtant universels, au prisme de ces nouvelles conceptions philosophiques, bientôt appelées antispécistes.

- 3 Cet article se propose ainsi de relire un pan de l'histoire littéraire et culturelle au prisme de cette critique animaliste, en se concentrant particulièrement sur le cas des prosopopées animales dans l'histoire naturelle romantique. Comment interpréter la présence de cette forme rhétorique particulièrement déréaliste dans des textes dont l'ambition est précisément réaliste ? Faut-il y voir le comble d'une appropriation anthropocentrée ou peut-on les comprendre autrement, à l'aune de la philosophie et de l'épistémologie romantiques ?

Une histoire littéraire animaliste

- 4 Parmi les auteurs du passé, l'animalisme contemporain distingue ceux qui *parlent des bêtes* et ceux qui *les font parler*, ces derniers sacrifiant à un anthropomorphisme qui se sert des animaux pour parler des hommes, et aux hommes. La philosophe Élisabeth de Fontenay, prolongeant le geste déconstructionniste de Derrida, considère ces derniers auteurs comme de « *faux amis* des animaux, puisque ceux-ci n'existent pas pour eux en tant que tels, mais leur tiennent lieu de tropes, de figures de style ou de pensée », ainsi qu'elle l'écrit dans un texte intitulé « Un rameau d'or pour traduire les bêtes », publié avec un essai de Marie-Christine Pasquier sous le titre *Traduire le parler des bêtes* (2008 : 27).
- 5 Parmi les « faux amis », toutes les grandes fictions de l'anthropomorphisme animal, du *Dialogue des chiens* de Cervantès à *La Ferme des animaux* d'Orwell, et jusqu'au *Dialogue des bêtes* de celle qui les aimait tant, Colette – à l'exception notable de *La Fontaine* qui, disciple de Gassendi et philosophe épicurien du XVII^e siècle, parle des bêtes, tout en les faisant parler. Les « vrais amis », quant à eux, seraient tous ceux qui refusent l'allégorie, pour décrire les animaux tels qu'ils sont, « n'essayant pas tant de les faire venir à nous que d'aller à [eux] » (2008 : 29). Parmi eux, Buffon, le Flaubert de Saint-Julien, le Montaigne de l'*Apologie de Raimond Sebond*, la Colette du chapitre « Le Retour des bêtes » de *La Chambre éclairée*, et quelques autres, dont l'historien du XIX^e siècle Jules Michelet.
- 6 Parmi ceux qu'Élisabeth de Fontenay considère comme les « vrais amis » des animaux, donc, deux naturalistes : Buffon, auteur de l'*Histoire naturelle* publiée entre 1749 et 1804, et Michelet, auteur d'un cycle naturaliste rédigé sous le Second Empire, composé de *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer* et *La Montagne*. La présence de naturalistes parmi les vrais amis des animaux n'est pas surprenante : ils représentent en apparence un refus de l'allégorie, et le choix d'un accès direct et sans médiation symbolique à l'animal.
- 7 En apparence, seulement. Car ce que ne précise pas le texte d'Élisabeth de Fontenay, c'est que Michelet emploie la prosopopée tout au long de son histoire naturelle, et fait précisément parler, non seulement les animaux, mais aussi les éléments, l'Océan, et la

Nature elle-même. Élisabeth de Fontenay ne l'ignore pas, et sait que Michelet fait usage de l'anthropomorphisme dans ses représentations du monde naturel. Grande lectrice de Michelet, Élisabeth de Fontenay a admirablement commenté les pages du *Peuple* (1846) consacrées aux droits des animaux (« Digression. Instinct des animaux. Réclamation pour eux ») dans *Le Silence des bêtes* (1998) et placé une de ses plus belles phrases en épigraphe de l'ouvrage.

- 8 Qu'y a-t-il donc de singulier, dans les prosopopées de Michelet et pourquoi échappent-elles à la condamnation d'Élisabeth de Fontenay et au procès en allégorisme qu'elle adresse au cortège d'auteurs cités plus haut ? Répondre à cette question implique de confronter la poétique des textes naturalistes de Michelet à sa philosophie de la nature, à sa conception des animaux et à son épistémologie. La pensée romantique opère un tournant dans la pensée occidentale du monde naturel et particulièrement de l'animal, assouplissant les dualismes de l'âge classique, et considérant moins l'animal comme l'objet d'un discours de connaissance, que comme un sujet, dont l'entreprise naturaliste tâche de révéler le point de vue, la sensibilité, les émotions et la subjectivité. Aussi convient-il de réévaluer les valeurs de l'anthropomorphisme, et notamment de la prosopopée. En prolongeant l'essai d'anthropologie des formes littéraires esquissé par Derrida dans sa critique de la fable, cette étude propose d'envisager, à partir de l'exemple de Michelet, la possibilité d'une prosopopée sans anthropocentrisme ni « apprivoisement anthropomorphique ».

Histoire naturelle et discours animal

- 9 Les histoires naturelles de l'Antiquité, celles d'Aristote ou de Pline par exemple, ne comportent pas de discours rapportés non humains. Se donnant pour tâche de décrire les choses de la nature telles qu'elles sont, elles n'inventent aucune parole – quels échanges de végétaux, d'animaux ou de minéraux rapporteraient-ils, si le geste suppose qu'ils ont été effectivement prononcés et compris, ou qu'ils auraient pu l'être ?
- 10 Ces ouvrages ne recourent pas même à ces discours directs explicitement présentés comme invraisemblables que la rhétorique nomme des prosopopées : paroles de ceux qui ne parlent pas, discours des sans voix – des morts, des absents, des abstractions. Pourtant, ce procédé très ancien est fréquemment employé par les orateurs et les philosophes (Socrate faisant parler les Lois ; Platon faisant parler Socrate après sa mort, etc.), et aurait pu correspondre, dans les traités naturalistes, au même souci didactique, et à la même volonté de donner une plus grande vivacité à des discours théoriques. Plus tard, dans les histoires naturelles de la Renaissance, et malgré la place que celles-ci font à l'imaginaire et au légendaire, les choses de la nature restent muettes, et ne s'animeront pas davantage chez les naturalistes des Lumières, chez Linné comme chez Buffon. Ce dernier pourtant use fréquemment de l'anthropomorphisme dans ses descriptions, n'hésitant pas, par exemple, à parler de la fierté du coq ou de la prudence du cerf. Il s'agit là d'un anthropomorphisme involontaire, dont l'effacement aurait requis un effort stylistique qui n'apparaît sans doute pas nécessaire à Buffon au moment où il écrit.
- 11 Les raisons conduisant les naturalistes des Lumières à refuser de faire parler les animaux ne sont cependant pas celles qui ordonnaient la distinction d'Élisabeth de Fontenay entre vrais et faux amis des animaux. Les premières sont scientifiques, et correspondent aux exigences d'un réalisme naturaliste, là où les secondes sont morales

et procèdent d'un refus de parler à la place de ceux qui ne parlent pas, ou ne parlent pas du moins dans une langue qui nous soit intelligible. Selon les principes de l'animalisme contemporain et de la science moderne, il semble ainsi que Michelet commette une double erreur, scientifique et morale, dans son histoire naturelle ; d'autant que ses discours animaux ne cherchent pas à retranscrire un hypothétique point de vue animal¹, ou à inventer un style, sinon une langue, différente de la nôtre, comme avait par exemple essayé de le faire Tristan Garcia, dans ses *Mémoires de la jungle* (2011), texte fictionnel dont le narrateur, un jeune chimpanzé nommé Doogie, aurait appris à parler un dialecte singulier, à l'aide de la langue des signes et d'écrans tactiles.

- 12 Les discours directs de Michelet sont tout autres. Ses animaux s'expriment dans une langue, selon une rhétorique et à l'aide d'un vocabulaire qui sont en tous points les nôtres. Michelet assume donc pleinement leur caractère artificiel, et ne prétend pas construire un point de vue animal – et encore moins des points de vue animaux – vraisemblable. Il cherche plutôt à traduire, dans le langage des hommes, ce que pourraient dire les autres vivants s'ils parlaient un langage que nous pouvions comprendre. Stylistiquement, ces discours directs sont donc tout à fait étrangers au projet réaliste de l'histoire naturelle. Mais les messages qu'ils expriment et les points de vue qu'ils défendent sont autant de manières, pour Michelet, de rendre justice aux espèces qui les portent, à partir de connaissances scientifiques qui plaident en leur faveur, et justifient que soit reconsidérée leur place parmi les vivants.
- 13 Aussi Michelet donne-t-il la parole aux plus petits animaux, aux plus simples, aux invisibles. Dans *La Mer*, au chapitre sur la construction des grèves et des falaises, le polype défend son espèce en ces termes :

Ce que nous faisons ici est utile, est bon et grand. [...] Notre travail incessant pour alléger l'eau de ses sels y crée les courants magnifiques qui en font la vie, la salubrité. Nous sommes les esprits de la mer ; nous lui donnons le mouvement. [...] Nous sommes les bien-aimés de Dieu, ses ouvriers favoris. Il nous charge d'ébaucher ses mondes. [...] La vie végétale, au fond, est un legs, un don, une aumône de nos libéralités. Riche de nous, elle nourrira la création supérieure. (Michelet, *La Mer* : 148)

L'histoire naturelle n'est pas la fiction romanesque, et ce n'est pas un polype qui s'exprime ici (comme un chimpanzé s'exprime dans les *Mémoires de la jungle*), mais bien le polype, qui défend la cause de son espèce, parle en son nom et rappelle son utilité de bâtisseur au reste des vivants.

- 14 Le détour par le discours direct, dans un cas comme celui-ci, ne semble obéir à d'autre visée que didactique. La prosopopée serait une mise en récit plus vive, une transposition du discours du naturaliste placé dans la bouche des animaux. Au lieu d'écrire que le monde des polypes est « un monde complet, harmonique, et qui suffit » (Michelet, *La Mer* : 148), Michelet fait prononcer ces mots par l'animal lui-même. D'un choix à l'autre, l'écart n'est pas seulement stylistique, et toute une conception de l'animal et de son agentivité se trouve engagée dans cette manière d'écrire l'histoire naturelle.

« On m'appellera l'oursin » : l'animal comme sujet

- 15 Dans le chapitre de *La Mer* intitulé « Le Piqueur de pierres », Michelet imagine l'oursin s'adressant à la nature au moment de sa création. Au lieu d'une notice descriptive à la

troisième personne, cette prosopopée énonce à la première personne le projet de son être :

Il dit, je pense, à la Nature :

« Je suis né sans ambition. Je ne demande pas les dons brillants de messieurs les mollusques. Je ne ferai nacre ni perle. Je ne veux pas de couleur brillante, un luxe qui me désignerait. Je désire encore bien moins la grâce de vos étourdies les méduses, le charme ondoyant de leurs cheveux enflammés qui attirent, les font attaquer et leur servent à faire naufrage. O mère ! je ne veux qu'une chose, être... être un, et sans appendices extérieurs et compromettants, – être ramassé, fort en moi, arrondi, car c'est la forme qui donnera le moins de prise, – l'être enfin centralisé.

J'ai bien peu l'instinct des voyages. De la mer haute à la mer basse, rouler quelquefois, c'est assez. Collé strictement sur mon roc, je résoudrai là le problème que votre futur favori, l'homme, doit chercher en vain, le problème de la sûreté : exclure strictement l'ennemi, tout en admettant l'ami, surtout l'eau, l'air et la lumière. Il m'en coûtera, je le sais, du travail, un constant effort. Couvert d'épines mobiles, je me ferai éviter. Hérissé, seul comme un ours, on m'appellera l'oursin. (*La Mer* : 163)

Hautement invraisemblable, cet apologue naturaliste fait de l'animal, non plus l'objet d'un discours scientifique, mais un individu. Ce choix d'écriture traduit une conception de l'animal qui, s'il ne s'exprime pas dans notre langue et selon nos catégories comme dans cette prosopopée, n'en est pas moins conscient de lui-même et doué d'une certaine intelligence. Là où le discours naturaliste repère les propriétés de l'oursin et oppose la mobilité de la méduse à la fixité de l'oursin, l'écriture de Michelet transforme la propriété zoologique en revendication éthique : par ce déplacement, l'adhésion de l'oursin à son rocher devient un choix de vie.

- 16 En situant cette parole fictive aux premiers temps de la création, avant que l'oursin ne soit oursin, Michelet émet également une hypothèse sur la création des espèces, et le discours de l'oursin, comme quelques autres dans ses textes naturalistes, présente l'apparition d'une espèce comme le fruit de deux volontés conjointes : celle de l'être (qui est toujours à la fois l'individu et l'espèce chez Michelet) cherchant à s'actualiser dans une nouvelle forme plus parfaite, correspondant à de nouveaux besoins (pour l'oursin, la stabilité dans la durée), et celle de la nature accomplissant, ou tâchant d'accomplir, son souhait. Le choix de la première personne fait entendre la volonté animale, dont Michelet s'efforce de percevoir la diversité et les degrés. Dans le chapitre sur les « Crustacés », sous-titré « La guerre et l'intrigue », il écrit par exemple : « Il [le crustacé] a deux cerveaux (tête et tronc) ; mais, pour se serrer, obtenir cette terrible centralisation, l'animal prit un parti, c'est de n'avoir pas de cou, d'avoir sa tête dans son ventre » (*La Mer* : 183). Et de même, pour le poisson : « Comme le crustacé, le poisson préfère la force à la beauté, et pour cela il supprime le cou. Tête et tronc, tout est d'une masse » (*La Mer* : 192). L'expression « prendre parti » de même que le verbe « préfère » relèvent d'un anthropomorphisme qui dénature l'animal, lui attribuant des intentions et des manières de penser humaines. Mais Michelet ne s'autorise cette distorsion que parce qu'elle énonce selon lui une autre vérité : celle de l'individualité des animaux, de leur capacité de sentir, de penser, et peut-être encore de se penser.
- 17 Ainsi, les animaux de Michelet n'expriment pas tous le même être au monde, et parlent tous, avec nos mots, certes, mais depuis leurs expériences. L'orgueil du polype, dans la tirade déjà citée, correspond à la position d'inférieur qui lui est assignée. Sa revalorisation par Michelet s'inscrit dans une réhabilitation des invisibles et des simples, des braves et des travailleurs, qui anime toute son entreprise d'historien et de

naturaliste, et déplace la frontière qui jadis séparait hommes et bêtes, pour faire passer désormais la ligne de démarcation au sein de chaque règne. Dans *Le Peuple* déjà, alors que Michelet était encore l'historien des hommes, et non de la nature, il étendait ses « Réclamations » aux « simples par excellence » (175), et défendant leurs droits, dès 1846, soit un an après la création de la Société protectrice des animaux en France. Dans ce texte, Michelet défend un droit à la citoyenneté des animaux, considérant qu'ils sont sujets au même titre que les hommes. Cette proposition ne revient pas à nier les différences entre les animaux humains et non-humains, mais refuse qu'aucune hiérarchie ne soit déduite de ces différences.

- 18 Les termes anthropomorphiques cités plus haut attribuant désir, volonté et intention aux animaux sont les vecteurs de cette conception de l'animal qui refuse les dualismes opposant la matière à la pensée, et l'esprit au corps, ainsi que les principes hiérarchiques qui pourraient en découler. Dans un article sur la querelle de l'âme des bêtes au XIX^e siècle, Paule Petitier rappelle que la « réclamation » de Michelet pour les animaux s'inscrit « dans une réfutation générale de la distinction entre instinct et réflexion, qui, aux yeux de l'historien, est un instrument pour discriminer dans la société humaine la masse et les élites, et au-delà les bêtes et les hommes » (Petitier 2010 : § 21). L'enjeu de l'anthropomorphisme animal est donc, pour Michelet, tout à la fois éthologique et politique, et s'inscrit dans une défense des plus « faibles », dit-il, des dominés, dirions-nous aujourd'hui.

Parler pour les sans voix, traduire leurs « cent langues diverses² »

- 19 Le geste de Michelet consiste ainsi à parler pour les bêtes, c'est-à-dire à parler pour celles qui ne parlent pas, ou plutôt que nous n'entendons pas. L'existence d'un langage animal, ou plutôt de « cent langues diverses », ne fait aucun doute pour Michelet. Dans *L'Oiseau*, il se met à l'écoute de la « langue d'hirondelle » (120), de la « langue de rossignol » (154), écoutant les « causeries » (64) des oiseaux de la Hève, de Nantes et de Turin, « [traduisant] couramment » (*ibid.*) leurs paroles avec Athénaïs, et s'adressant à son tour à eux – à l'hirondelle par exemple :

Qui donc es-tu, toi qui te dérobes toujours, qui ne me laisses voir que tes tranchantes ailes, faux rapides comme celle du temps ? [...] Tu m'approches, tu m'en veux, ce semble, tu me rases, voudrais me toucher ?... Tu me caresses de si près, que j'ai au visage le vent, et presque le coup, de ton aile.... Est-ce un oiseau ? est-ce un esprit ?... Ah ! si tu es une âme, dis-le-moi franchement, et dis-moi cet obstacle qui sépare le vivant des morts. Nous le serons demain ; nous sera-t-il donné de venir à tire-d'aile revoir ce cher foyer de travail et d'amour ? de dire un mot encore, en langue d'hirondelle, à ceux qui, même alors, garderont notre cœur ? (Michelet, *L'Oiseau* : 120)

La figure du naturaliste distancié et objectif quant à son objet d'étude laisse ici place à un discours empathique qui s'efforce de tisser un lien et d'établir un dialogue, fût-il ici dans la langue des hommes, avec les animaux qu'il rencontre.

- 20 L'œuvre naturaliste tout entière apparaît ainsi comme un travail de traduction des paroles animales, et l'un des premiers chapitres de *L'Oiseau* commence par cette affirmation, qui fonde et illustre le geste de Michelet :

C'est le cri de la terre entière, du monde et de toute vie ; c'est celui que toutes les espèces animales ou végétales poussent en cent langues diverses, la voix qui sort de

la pierre même et du monde inorganique : « Des ailes ! nous voulons des ailes, l'essor et le mouvement ! » (Michelet, *L'Oiseau* : 75)

Ce cri est une demande de liberté, dont l'envol est le symbole, et c'est sous ce prisme de l'émancipation que Michelet, de même qu'Hugo et quelques autres romantiques avec eux, conçoit le monde naturel. Dans toute la création, de la pierre à l'homme, il perçoit un désir d'ascension, que le discours direct fictif traduit et fait entendre.

- 21 Ce paradigme de l'asservissement, que le naturaliste voudrait contrer en prêtant sa voix aux plus faibles et à partir duquel il interprète le vivant, suscite aujourd'hui une méfiance qu'elle n'éveillait pas au milieu du XIX^e siècle. En se posant en traducteur des « cent langues diverses » de la nature, Michelet prétend comprendre, non seulement le langage, mais encore le vécu et l'expérience des animaux, des végétaux, de l'océan même, et de la « Nature » tout entière, qu'il fait parler également³. Sans affirmer aucune supériorité naturelle de l'espèce humaine, Michelet croit tout de même en sa compétence d'interprète et de traducteur, et entend jouer un rôle dans la libération animale, en faisant entendre aux hommes les voix d'une nature silencieuse.
- 22 Le « silence des bêtes » tel que le conçoit Michelet est très proche du silence des subalternes, tel que l'a théorisé la philosophe indienne Gayatri Chakravorty Spivak dans son essai *Can the Subaltern Speak ?*, publié en 1988, malgré l'écart temporel et idéologique qui sépare ces deux conceptualisations. Dans ce texte fondateur des *subaltern* et des *postcolonial studies*, Spivak montre que les habitants des périphéries sont rendus inaudibles par le centre. Elle analyse ainsi la construction de la subjectivité de la marge, qu'elle requalifie comme un centre réduit au silence (« silenced center », Spivak 1988 : 25), et la violence épistémique qui empêche son langage, les catégories dans lesquelles elle s'exprime et pense sa réalité, d'être compris. Chez Spivak, de même que chez Gramsci qui employait la notion dans les années 1930, ou chez l'historien de la paysannerie indienne Rajanit Guha, la catégorie de « subalterne » se définit par l'absence de conscience de classe et d'autonomie d'action. Ce sont les prolétaires que Marx concevait déjà comme dépourvus de sentiment de communauté, mais dont il n'analysait pas encore le rapport au langage, et moins encore au silence.
- 23 Le silence des animaux n'est pas celui des prolétaires. Si les seconds sont *silenciés*, par un acte de violence matérielle, symbolique ou épistémique, les premiers nous sont naturellement inaudibles, et ne parlent pas plus notre langue que nous ne comprenons les leurs. Pourtant, la notion de « subalternes » permet de saisir quelque chose de la relation d'incompréhension qui nous lie à eux – ou plutôt, nous délie d'eux. Dans *Le Peuple*, en 1846, Michelet conçoit la relation entre hommes et animaux comme une relation de domination, maintenue par le silence des bêtes :

L'animal ! Sombre mystère !... Monde immense de rêves et de douleurs muettes... Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur ; elle l'accuse devant Celui qui les créa tous les deux ! (Michelet, *Le Peuple* : 175)

L'infériorité n'est pas à comprendre ici comme une infériorité de nature, autorisant l'exercice d'un pouvoir humain sur les animaux. L'adjectif épouse plutôt le point de vue dominateur de ces hommes se croyant supérieurs à ceux qui ne parlent pas leur langue. Le rôle du naturaliste se situe dans cet écart : en prêtant sa voix aux « frères inférieurs », il doit réparer l'injustice de la nature. Dans *L'Oiseau*, Michelet écrit : « Les esclaves ailés, sans savoir nos langues, n'expriment pas moins clairement la pensée de

l'esclavage » (154). Les mots choisis soulignent une continuité, du sort réservé à certains hommes jugés inférieurs à d'autres au sort réservé aux animaux.

- 24 Les langues que Michelet a ici en tête ne sont pas toutes verbales, et certaines espèces animales ont un langage de gestes, de formes et de couleurs. Ainsi de l'insecte, dont le naturaliste s'inquiète de ne pouvoir comprendre la langue ou lire les signes :

Quel langage vais-je inventer, quels signes d'intelligence, et comment m'ingénier pour trouver un moyen d'arriver à lui ? Ma voix, mes gestes, n'agissent sur lui qu'en le faisant fuir. Point de regard dans ses yeux. Nul mouvement sur son masque muet. Sous sa cuirasse de guerre, il demeure impénétrable. Son cœur (car il en a un) bat-il à la manière du mien ? (Michelet, *L'Insecte* : 286)

Tout au long de l'ouvrage, Michelet s'efforce de dépasser cet obstacle épistémologique, pour se mettre à la place des plus petits, des moins anthropomorphes et des plus *illisibles* animaux. Dans le chapitre « L'Araignée, l'industrie, le chômage », il raconte ainsi ses « premiers rapports avec l'araignée » (374), tandis qu'il travaillait dans l'imprimerie de son père, installée dans une sorte de cave de la rue Basse. Sur ses petites lettres de plomb, une araignée le visite, dont il observe le comportement, la « figure », la « timide, lente et sage expérimentation ». « [Se sentant] regardé, observé » par l'araignée (*ibid.*), Michelet fait l'expérience du face-à-face, qui sera plus tard considérée par Derrida, dans *L'Animal que donc je suis*, comme le préalable nécessaire à toute parole juste, vraie et respectueuse de l'animal.

« Relever les bêtes » : le don des mots ou l'anthropomorphisme comme générosité

- 25 Dans l'intimité de l'imprimerie, Michelet découvre une fraternité souterraine et inattendue, entre l'araignée et lui, désormais frère et sœur « du travail nécessaire et de la froide obscurité » (Michelet, *L'Insecte* : 375). Dans une exagération anthropomorphique traduisant cet élan empathique et l'enthousiasme d'une reconnaissance, Michelet imagine ces mots de l'araignée :

« Eh ! Pourquoi ne prendrais-je pas un tant soit peu de ton soleil ?... Si différents, nous arrivons cependant ensemble du travail nécessaire et de la froide obscurité à ce doux banquet de lumière... Prends un cœur et fraternisons. Ce rayon que tu me permets, reçois-le de moi, garde-le... Dans un demi-siècle encore, il illuminera ton hiver. »

Comme la noire petite fée le disait en son langage bas, très bas, on ne peut plus bas (ainsi parlent les araignées), j'en gardais l'effet vaguement. Mais cela dormait en moi. Puis, la chose eut un réveil court en 1840, et se rendormit encore jusqu'à ce jour, 15 mai 1857, où je viens pour la première fois de l'exprimer et de l'écrire. (Michelet, *L'Insecte* : 374-375)

Comble de l'anthropomorphisme à tous égards, un passage comme celui-ci est toutefois l'expression d'un anthropomorphisme conscient de lui-même. L'anthropomorphisme a souvent pour inconvénient de ramener à une même forme humaine (*morphe*), la diversité des existences non humaines, dont les singularités sont niées. L'anthropomorphisme inventé par Michelet dans son histoire naturelle est tout autre, et échappe à cette accusation. Dans chaque chapitre et à chaque page, Michelet se montre attentif aux modes d'existence de chaque animal. Si la tournure anthropomorphique « comme la noire petite fée le disait en son langage bas » semble s'éloigner de l'animal, et le fondre dans la métaphore, le passage témoigne d'une attention réelle à l'attitude, aux petits pas, et à la gestuelle de l'araignée.

- 26 « (ainsi parlent les araignées) » : ces mots portent-ils la violence épistémique de celui qui, croyant comprendre l'autre, parle pour lui ? Michelet, à divers moments de son œuvre, se pose cette question, en des termes propres à son époque. Mais son anthropomorphisme correspond au refus de ce que l'éthologue Frans de Wall a nommé l'« anthropodéni⁴ », à la reconnaissance des similitudes profondes qui unissent l'homme aux autres animaux, et certains hommes à certains animaux. Son anthropomorphisme est tout à la fois l'expression d'une empathie, d'une affinité élective pour les animaux qu'il rencontre, mais aussi d'une philosophie résolument continuiste, et parfois même animiste. Ce style absolument unique, dans l'histoire littéraire et dans l'histoire des écritures naturalistes, marque un moment de transition, où l'on peut encore prétendre « parler pour » autrui, fût-il « le plus autrui des autrui » (Lévi-Strauss 1973), et le faire parler, sans penser le dénaturer. Au contraire, les prosopopées de Michelet pallient l'absence d'une « langue intermédiaire », et imaginent un dialogue que la nature aura rendu impossible :

Quand ils [les phoques] se reposèrent, ils regardèrent le voyageur, intelligents et sympathiques, posèrent sur moi leurs doux regards de velours. Le regard était un peu triste. Il leur manquait, il me manquait aussi la langue intermédiaire. On ne peut pas en détacher les yeux. On regrette, entre l'âme et l'âme, d'avoir cette éternelle barrière. (Michelet, *La Mer* : 213)

- 27 Dans cette rencontre des phoques au jardin d'Amsterdam, on devine le sens profond, et la signification intime surtout, des prosopopées pour Michelet : expression d'une nostalgie *du temps que les bêtes parlaient*, elles sont autant de *et si*, autant de langues intermédiaires imaginaires, et apparaissent comme le seul remède linguistique à une indépassable mélancolie.

BIBLIOGRAPHIE

Baratay, Éric, 2012, *Le Point de vue animal*, Paris, Seuil.

Derrida, Jacques, 1999, « L'animal que donc je suis », dans Marie-Louise Mallet (dir.), *L'Animal autobiographique, autour de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, coll. « La Philosophie en effet », p. 251-302.

Fontenay, Élisabeth de, 1998, *Le Silence des bêtes*, Paris, Fayard.

Fontenay, Élisabeth de et Pasquier, Marie-Christine, 2008, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne.

Lévi-Strauss, Claude, 1973, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », dans *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, p. 49-55.

Petitier, Paule, 2010, « Instinct et intelligence : les termes d'une nouvelle querelle de l'âme des bêtes au XIX^e siècle », dans J.-L. Guichet (dir.), *De l'animal-machine à l'âme des machines*, Paris, Éditions de la Sorbonne, [En ligne], <https://books.openedition.org/psorbonne/17559>.

Ruchon, Catherine, 2017, « De l'anthropodéni aux anthropomorphèmes, les frontières linguistiques de l'humanité », *ANIMALINGUA*, 6 janvier 2017, [En ligne], <https://realista.hypotheses.org/1372>.

Spivak, Gayatri Chakravorty, 1988, « Can the Subaltern Speak? », dans C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Londres, Macmillan.

Corpus

Garcia, Tristan, 2011, *Mémoires de la jungle*, Paris, Gallimard.

Michelet, Jules, [1846] 1974, *Le Peuple*, Paris, Flammarion.

Michelet Jules, [1856] 1986, *L'Oiseau*, *Œuvres complètes*, t. XVII, Paris, Flammarion.

Michelet Jules, [1858] 1986, *L'Insecte*, *Œuvres complètes*, t. XVII, Paris, Flammarion.

Michelet Jules, [1861] 1983, *La Mer*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique ».

NOTES

1. Pour une réflexion théorique et une proposition d'écriture de l'histoire du point de vue animal, voir Baratay (2012).

2. Jules Michelet, *L'Oiseau* ([1856] 1986 : 75).

3. Par exemple : « Traduisons ces choses divines en langage humain, familier, peu digne de leur grandeur, mais qui les fera comprendre : / La Nature, s'étant plu longtemps à faire et défaire la méduse, à varier à l'infini ce thème gracieux de liberté naissante, un matin se frappa le front, se dit : « J'ai fait un coup de tête. Cela est charmant. Mais j'ai oublié d'assurer la vie de la pauvre créature. Elle ne pourra subsister que par l'infini du nombre, l'excès de sa fécondité. Il me faut maintenant un être plus prudent et mieux gardé. Qu'il soit craintif, s'il le faut. Mais surtout, je le veux, qu'il vive ! » (Michelet, *La Mer* : 161-162).

4. Concept forgé par Frans de Waal, pour désigner le rejet *a priori* de caractéristiques communes aux humains et aux autres animaux, exposé notamment par Catherine Ruchon, dans son article « De l'anthropodéni aux anthropomorphèmes, les frontières linguistiques de l'humanité » (2017).

RÉSUMÉS

Cet article porte sur l'usage de la prosopopée dans l'écriture naturaliste en interrogeant, sous l'angle de la philosophie animaliste contemporaine, les valeurs qui peuvent être associées à cette forme d'anthropomorphisme. À partir de l'exemple de Michelet, il révèle un paradoxe constitutif de l'histoire naturelle romantique, dont le souci de l'animal trouve à s'exprimer dans des formes discursives anciennes qui semblent nier la singularité et l'animalité même des animaux. En

confrontant la rhétorique à la pensée de Michelet, cet article démontre qu'à un moment de l'histoire littéraire et scientifique, l'anthropomorphisme a paradoxalement été le moyen d'expression stylistique d'une philosophie continuiste et même animiste.

This paper focuses on the use of prosopopeia in naturalistic writing by questioning, from the perspective of contemporary animalistic philosophy, the values that can be associated with this form of anthropomorphism. Starting from the example of Michelet, it reveals a paradox that is constitutive of Romantic natural history, whose concern for the animal finds expression in ancient discursive forms that seem to deny the singularity and the very animality of animals. By comparing rhetoric with Michelet's thought, this paper shows that at a time in literary and scientific history, anthropomorphism has paradoxically been the stylistic expression of a continuist and even animist philosophy.

INDEX

Mots-clés : anthropomorphisme, histoire naturelle, prosopopée, Michelet (Jules), romantisme

Keywords : anthropomorphism, natural history, prosopopeia, Michelet (Jules), romanticism

AUTEUR

ÉLISABETH PLAS

Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, CRP 19